

Chapitre un

« - Excusez-moi, puis-je vous aider ? Ses rouleaux de tissus sont sans aucun doute trop lourds pour vous mademoiselle.

« - Je vous en serai reconnaissant, monsieur. Mais je ne puis accepter votre aide, si ma patronne vous voit avec ses étoffes, j'ai bien peur qu'elle ne me mette à la rue sur le champ.

« - N'ayez crainte, je porterai la faute sur mes épaules. Et votre patronne ne vous jettera pas aux pieds des mendiants ! »

La fillette n'était âgée qu'à peine d'une dizaine d'année mais la nature avait déjà commencé son œuvre malgré sa jeunesse. Vêtue d'une robe au bleu pastel crasseux, limée par les lavages au savon de Marseille et aux trop nombreuses fillettes qui avait porté cette nippes avant elle. Ses souliers n'étaient guère en meilleur état, et pourtant ils pouvaient encore parcourir des centaines de kilomètres avant que la semelle de bois ne rende l'âme ou bien qu'une des deux lanières de cuir cloutées sur le morceau de branche ne cèdent. Des bretelles de tissu torsadé couraient sur les épaules de la gamine qui la reliait à une sorte de hotte où des rouleaux de cotonnade et autre soierie étaient empilée et harnachée avec de la simple corde. L'imposante largeur des étoffes d'un demi-mètre semblait rendre la silhouette de la fillette encore plus frêle.

« - Posez donc votre baluchon, je vais le porter à votre place. Une enfant ne devrait pas martyriser son corps de la sorte.

La gamine trempée de sueur finit par céder et se délesta de son fardeau. Le samaritain empoigna le lourd paquet avant qu'il eut le temps de toucher le sol. Les pavés encore humides de la dernière pluie matinale étalaient de tout leur long crottins de cheval et bouillasse d'ordures ménagères. D'un coup d'épaule, la hotte se retrouve hissée sur le dos d'un bonhomme d'une trentaine d'années, très certainement issu de bonne famille, aux habits bien taillés et chaussures cirées. Sur son côté, une besace de cuir ballottait au rythme de ses mouvements.

« - En route mademoiselle ! On ne va pas attendre la prochaine averse pour se décider à se mettre en marche.

D'un signe de tête, la petite main se met en route vers la boutique de sa patronne. Son compagnon de fortune se laissait guider dans les rues et ruelles d'une ville qu'il découvrait à chaque pas. De temps à autres, les regards des deux se croisèrent sans dire un mot. La petite se sentait gênée d'avoir laissé son fardeau aux mains d'un inconnu. Quant à lui, il ne pouvait s'empêcher de remarquer l'éclat d'un regard pétillant du rejeton malgré sa méfiance teintée d'embarras. Plusieurs fois, il remarqua qu'on les dévisageait, le bel homme et la souillon.

Au bout d'un moment, il tenta de briser le mur invisible qui le séparait de la gamine.

« - Alors, dis-moi. Comment t'appelles-tu ?

« - Je m'appelle Camille, monsieur.

« - Et moi, c'est monsieur Granget. Mais tu peux m'appeler Emile.

« - Bien... monsieur Emile.

« - Oh non, s'esclaffa le bonhomme. Emile, pas monsieur Emile. Est-ce que je t'appelle enfant Camille ou Camille uniquement ?

« - Comme monsieur désire... mais je préfère seulement Camille.

« - A la bonheur, Camille ! Mais où est-ce qu'on va avec tous ces rouleaux ?

« - Chez madame Tassel, la propriétaire des établissements Couture et confection sur mesure Tassel, sur un air appris par cœur faussement musical mais surtout espiègle.

« - Te moquerais-tu de ta maitresse ? Fais attention, je me plaindrais auprès d'elle dès notre arrivée.

« - Oh non monsieur, je vous assure que je ne me moquerais jamais de madame Tassel. Sans elle, je serais à la rue comme les autres enfants de mon âge.

« - Oui mais, toujours avec son air sérieux. A présent, c'est moi qui me moque de toi, Camille ; arborant un sourire sur son visage aux traits fins.

« - Ce n'est pas gentil. Pourquoi vous êtes méchant avec moi monsieur Emile ?

« - Parce que tu m'appelles encore monsieur Emile.

« - Pardon, je m'excuse. Je ne recommencerai plus. Mon... ravalant sa salive. Emile, pourquoi m'aidez-vous ? Vous savez, je suis payée pour ce travail... mais si vous le faite à ma place, je ne pourrais pas vous payer à mon tour.

« - Ne t'inquiète pas pour cela, petite. Ce n'est pas pour l'argent que j'ai choisi de t'aider. Je trouvais simplement normal d'aider une enfant quand elle en a besoin.

« - Je retire ce que je vous ai dit... vous n'êtes pas méchant.

« - N'ait crainte, c'est oublié depuis longtemps déjà. Je te taquinai un peu.

« - Regardez là-bas, c'est la boutique de ma maitresse. S'il vous plait, rendez-moi ma course.

« - D'accord, mais à une condition. J'aurais besoin de toi dès que tu auras fini avec madame Tassel. Tu m'as fait confiance tout à l'heure, mais moi est-ce que je peux te faire confiance ?

« - Oui monsieur Emile, lui tirant une langue mutine.

« - J'ai vu tout à l'heure qu'il y avait un café au coin de la rue. Retrouve-moi là-bas.

« - Je pense que madame Tassel me laissera partir vers 18 heures. Je vous rejoindrai aussitôt. »

Emile lui tend la main en signe de scellement de cet accord. Camille regarde cette main pendant quelques secondes avant de mettre la sienne dans celle de son nouvel ami. Avait-elle fait un pacte avec le diable ? Seul le futur pourrait le dire... Le bonhomme se mit à l'abri des possibles regards indiscrets provenant de la boutique de confection, et ôta la hotte. Il soulage du maximum du poids de cette dernière le temps que la petite fille l'enfile à son tour. Elle s'enfuit en courant sur un trottoir parsemé de passants. Le claquement de ses semelles de bois résonnait entre les bâtiments de part et d'autre de la chaussée. Elle longeait des devantures de boutiques aussi colorées qu'attrayantes autant les unes que les autres. La vitrine de « Couture et Confection » arborait des femmes immobiles vêtue de magnifiques toilettes. Parmi elles, deux hommes en costume et chapeau respiraient la réussite. Camille passa devant la boutique sans mollir pour ensuite s'engouffrer sous le porche jouxtant l'enseigne.

Emile remonta le col de son manteau puis rebroussa chemin en direction du Café des alluvions. L'été avait été très chaud cette année mais maintenant que nous étions en novembre la chaleur écrasante a été remplacé les pluies diluviennes et les bourrasques de vent qui paralyserait n'importe quel quidam pour peu qu'il ne soit pas très couvert. Malgré une météo guère clémente, la vie à Paris filait bon train en ce mois de novembre 1899. L'organisation de l'exposition universelle filait bon train, la tour de Monsieur Eiffel était devenue le fleuron parisien à travers le monde, les travaux de la ligne 1 du métropolitain faisait grand bruit autant dans les rues quand dans les demeures.

Emile poussa la porte du café, il fût happé par la tiédeur d'un poêle à demi-sommeillant. Tous les clients se retournèrent vers le nouvel arrivant, et le toisèrent de haut. Quand soudain une voix fusa d'une probable remise : « La porte ! ». Emile s'empressa de la refermer, peut-être un peu trop fort. Elle claqua faisant onduler dangereusement les panneaux de verre mastiqués sur cette dernière. Aussitôt l'équilibre rétablit, chacun retourne à ses discussions et au-dessus de leur tasse de café ou verre de bière. Emile s'approcha du comptoir lorsqu'un bonhomme bedonnant sortit de l'arrière-boutique, emmaillotté dans un tricot de peau rouge délavé et moucheté de tâches de forme et de tailles différentes ; une chemise à carreaux ouverte aux manches retroussées lui servait de seconde couche contre le froid.

« - Alors mon gars, tu veux qu'on attrape tous la mort ou quoi !

« - Non et je m'en excuse.

« - Le charbon ne se donne pas en ce moment. Alors on essaie de garder le peu chaleur que l'on a. Bon alors, je te sers quoi voyageur.

« - Un grand café... et surtout bien chaud. Les températures ne sont plus celle du mois d'août, tentant vainement de détendre un peu l'atmosphère. Puis-je m'installer à une table près du poêle ?

« - Si tu ne gardes pas tout pour toi, et que tu n'ouvres plus la porte intempestivement.

« - Merci, je vous en suis reconnaissant. »

Emile prit place sur une chaise près du foyer devenu tout juste tiède. Pendant qu'il se frottait les mains afin de se réchauffer un peu, le cafetier arriva avec son plateau sur lequel était posé le grand café. « Voilà monsieur, ceci fera 50 centimes. » Il régla sa dette sur le champ en piochant dans la poche de son pantalon.

« - Voici, un franc vingt. Par avance pour le second café que je prendrais tout à l'heure.

« - Monsieur est trop bon. »

Le patron déposa son plateau sur une table à côté de lui, ouvrit le poêle pour y ajouter une bolée de charbon, puis reparti à ses affaires auprès de ses piliers de comptoir pour y refaire le monde comme à chaque jour.

Des volutes d'essence de café s'échappent à la surface de la tasse. Élégamment, le jeune homme prit sa cuillère qu'il plongeait dans le breuvage pour le remuer. Il porta à ses lèvres afin de goûter la boisson. La chaleur enveloppa son palais, pendant que l'amertume s'empara de ses papilles. « Excusez-moi, serait-il possible d'avoir une ou deux pierres de sucre ? » Un silence de plomb s'abattit d'un coup sur le café, tous les clients, ainsi que le patron étaient tournés en direction d'Emile. Serait-il sacrilège de mettre du sucre le café dans la capitale ? Ai-je dit une bêtise, demanda le contrevenant à l'assemblée. Toujours sans piper mot, chacun reprend sa position. Quelques soupirs d'exaspération se firent entendre autour du comptoir. Trainant la patte, le patron dédaigna lui amener une soucoupe rempli d'une maigre louchée de sucre en poudre. Emile le remerciant par un large sourire et d'un signe de tête. Ne voyant pas de cuillère pour se servir, il commença à lever son index pour appeler le patron... mais se ravisa. Il sécha la cuillère qui lui avait été apportée avec sa commande, et la retourna. Le manche de cette dernière ferait à merveille office de cuillère sucrière. Devant l'incongruité de la chose, il ne put s'empêcher de sourire et... de rire intérieurement. Il prenait grand plaisir à se sortir d'impasses avec les moyens du bord, de la manière la plus simple. Après moult tentatives infructueuses, le jeune homme finit par apporter la teneur en sucre idéale pour cette tasse de café toujours fumante. Installé à côté du poêle, Emile fut le premier à sentir les bienfaits de la bolée de charbon offerte au foyer une minute auparavant. Il glissa la main dans sa poche pour en sortir une montre à gousset. D'une simple pression, il libéra le couvercle argenté, elle affichait 17h10. La patience est une vertu, es-tu vertueux mon garçon ? lui demandait souvent son professeur de français. Et il s'évertuait à lui en donner la preuve à chaque dissertation ou autre interrogation orale... il rendait feuille blanche ou ne disait pas un mot. Certes cela avait le don de mettre l'enseignant dans tous états et de faire rire ces camarades de classe lorsque le petit effronté le faisait. Mais au moment les plus importants, Emile répondait toujours présent et savait se placer dans le haut du panier. C'est d'ailleurs plus grâce à ses bulletins de notes qu'à ses appréciations qu'il a pu rentrer dans l'école de police de Rouen. Il n'avouera jamais avoir passé les meilleures années de sa vie au sein de

l'école, mais le souvenir encore proche de cette période le rend mélancolique... et cela n'est qu'à peine trois mois qu'il avait son diplôme en poche. Un diplôme de simple agent de police, ce n'était guère à sa convenance. Son souhait le plus cher était de devenir inspecteur afin de résoudre des enquêtes. Malheureusement, l'école en avait décidé autrement. Juste après avoir reçu son certificat avec mention, il fut invité à rejoindre la commission disciplinaire, non pas en tant que juge ou même d'observateur mais sur le banc des accusés. A la lecture des chefs d'accusation qu'on lui reprochait, Emile comprit qu'il avait peut-être poussé le bouchon un peu trop loin. Oh ce n'était que des infractions mineures, rien de très délictueux, mais avec de nombreuses récidives. Par moment, il fut pris de sourire à l'entente de vieux méfaits que sa mémoire avait oublié pour en garder de meilleurs. C'était sans méchanceté qu'il avait opéré, cependant le conseil de discipline en avait décidé autrement. L'obligation de quitter les lieux sur-le-champ avec aucune possibilité d'y revenir. Néanmoins, aux vues des résultats de ses examens, le conseil a jugé inutile de le priver de ce diplôme. En contrepartie, il n'aura aucun choix dans son affectation... Et, il n'y en eu aucun, même pas un. Dans ces poches, un diplôme qui ne lui serait pas de grande utilité avec la décision du conseil de discipline de l'école de police en guise de casserole. Mais bon, Emile était d'un naturel toujours optimiste. En quittant ses contrées normandes pour la capitale, des possibilités s'offriraient sûrement à lui... même dans un petit poste de quartier.

Dehors, la pluie a recommencé à tomber. Les gens s'activaient dans un désordre organisé. Les parapluies fleurirent d'un bout à l'autre de la rue. Des voitures à cheval circulaient rideaux fermés avec leur cochet impassible aux intempéries. Quelques mendiants se trouvent un abri de fortune sous le premier porche accessible. Face à cette scène de la vie courante, Emile sirotait sa tasse de café puis une seconde à présent devenu aussi froid que l'air extérieur.

Soudain une ombre se colla à la vitrine embuée du café, une bouille d'enfant encadrée de ses mains afin de pouvoir regarder à l'intérieur. Ses pupilles s'agitaient dans tous les sens, lorsqu'elles se posèrent sur le jeune homme assis près du poêle. La gamine disparue pour resurgir à la porte qu'elle empoigna pour entrer. Elle n'avait pas encore eu le temps de refermer le battant qu'elle se faisait houspiller par le patron.

« - Les mendiants n'ont pas leur place chez moi. Allez dehors, je ne veux pas te voir. Du balai !

« - Mais... regardant dans le fond de la pièce, attendant une aide désespérément.

« - J'ai dit que les gamins ne sont pas la bienvenue dans mon établissement. Et, je n'ai pas de travail pour toi, ni de verre de lait chaud et encore moins de pièce de monnaie. Oust !

« - Mais... mais, les larmes commençant à lui piquer les yeux.

« - Mais elle est avec moi, d'une voix surprise, en sursaut. Cette petite avait rendez-vous avec moi.

« - Tu as de la chance, morveuse ; glissa discrètement à l'intention de la petite. »

Sans se faire prier une seconde fois, Camille partit à la rencontre de son sauveur. La tête plongée dans ses godillots, elle s'installait à la table du jeune homme.

« - Excuse-moi, je m'étais perdu dans mes pensées et je ne t'avais pas vu arriver ; lui susurra-t-il pour que le patron et les autres clients ne l'entendent pas. Pour me faire pardonner, voudrais-tu un verre de lait chaud ? »

La tête de l'enfant se releva aussitôt, l'idée lui plaisait beaucoup. Les nattes blondes pendantes sur ses épaules gouttaient d'un filet de larmes de pluie en continue. Elle secoua sa frimousse en guise de réponse. Ses yeux brillaient de mille feux comme si c'était le plus beau cadeau qu'elle n'ait jamais reçu.

« - Excusez-moi, Auriez-vous l'amabilité et la gentillesse de m'apporter un grand verre de lait chaud, s'il vous plait ; levant son index au ciel afin qu'on le remarque plus facilement.

« - Tout à fait monsieur, je vous fais ça de suite. »

Emile regardait son invité trépigner d'impatience à l'attente de son cadeau. Il ne put s'empêcher de sourire face à la situation. Ils ne disaient pas un mot. Sous la table, le jeune homme sentait un courant d'air, qui provenait sûrement du balancement enjoué des jambes de la gamine. Au bout d'une attente interminable pour l'enfant, le cafetier arriva avec son verre de lait chaud. Elle suivait du regard le moindre mouvement de ce verre fumant. A peine, posé les petites mains se collèrent sur la surface chaude comme un ours sur un pot de miel. « Ça nous fera quatre-vingt centimes, monsieur. » Emile la regardait faire, pendant qu'il glissa une main dans sa poche pour en retirer une pièce d'un franc. Un bref coup d'œil, puis la remis au tenancier. « Gardez tout... » D'une voix lointaine, déjà reparti sur l'attention de la petite. Le patron s'éclipsa sans faire de bruit. On aurait dit un père et sa fille. Les deux avaient le sourire aux lèvres. « Dis Camille, est-ce que tu as déjà goûté du lait chaud avec du sucre ? » La petite s'émerveilla ne serai-ce que sur le mot « sucre » en lui-même. Emile le comprit aussitôt. Je suis presque sûr que tu en as jamais mangé, hein ; glissant dans un tête-à-tête à la limite de l'incestueux, tellement qu'ils étaient proches l'un de l'autre. Bien loin de lui cette idée, il désirait simplement faire le moins de bruit pour ne partager ces moments avec personne d'autre de l'assemblée présente. Uniquement, lui et cette petite. Tiens regardes, tu mouilles le bout de ton doigt et trempe-le là-dedans, lui tendant la soucoupe de sucre en poudre. Elle s'exécuta sans autre explication. La première phalange de son index humectée de salive, elle fourre son doigt dans le réceptacle. Le crissement des grains de sucre l'émerveilla encore de plus belle. Elle sortit son doigt de la poudre tout piqueté de précieux cristaux. Elle l'observait de ses grands yeux, elle n'osait le porter à ses lèvres. Peut-être peur d'être déçu par le gout et de rompre le rêve qu'elle était en train de vivre.

« - Bah alors, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne vas jamais en connaître le gout si tu ne mets pas ton doigt sur ta langue.

« - Je... je ne sais pas si...

« - Et bien, si toi, tu ne sais pas mais je sais, alors... lançant une subtile fausse attaque pour lui attraper le poignet.

« - Non, c'est à moi ; déjouant brillamment la tentative en enfournant le doigt dans sa bouche, tout sourire.

Figée telle une statue, les yeux grands ouverts en direction d'Emile, ses paupières glissèrent lentement jusqu'à être closes. Dans un long soupir de satisfaction, ne lâchant pas son index de ses lèvres, « hum, c'est bon... » La manœuvre de diversion avait fonctionné à la perfection. Alors, est-ce qu'on est met dans ton verre ou pas ? La réponse ne fit pas attendre une seconde de plus. Camille empoigna la soucoupe qu'elle vida avec la plus grande des précautions pour ne rien laisser tomber à côté. Attention, si tu en mets de trop, le sucre perdra de sa magie, lui souffla le jeune homme et lui tendant sa cuillère. Sur le coup, elle ne sut qu'en faire, alors c'est lui qui mélangea le breuvage.

« - Quand tu auras fini, j'aurais besoin d'un petit service... Je viens d'arriver en ville et je ne sais pas où dormir cette nuit. Est-ce que tu connaîtrais l'adresse d'un hôtel ?

« - Ah ça non, mais je sais où vous pourriez dormir cette nuit. Ce n'est pas très grand, mais c'est au sec ! Une moustache de lait sur la lèvre supérieure.

« - Je te fais confiance. »

Ils finirent leur tasse de café froid et verre de lait chaud sans un mot. Ils profitaient de l'instant présent avant de reprendre la route sous une pluie battante balayé par des rafales de vent glaciales. D'un même regard, ils jetèrent un regard à travers la vitre, ils soupirèrent à l'unisson. J'espère que cela ne se trouve pas à l'autre bout de la ville. Ils se levèrent ensemble et quittèrent les lieux. Les intempéries et la fin de journée menaient la vie dure à la lumière. Derrière eux, à l'autre bout de la rue, un allumeur de réverbères arpentait le pavé avec son échelle. Pendant que le jeune homme remontait son col, la petite cherchait un moyen de se protéger de la pluie. Emile fouilla dans sa besace de cuir qu'il venait de réajuster pour en sortir une casquette de laine grise qu'il enfila sur la tête de la gamine. Elle redressa la tête noyée sous le couvre-chef et lui offrit son plus beau sourire. En route Camille, où je ne vais pas tarder à attraper la mort ! D'un pas de course d'enfant, ils remontaient les rues quasiment désertes. D'avenues en ruelles, ils traversaient un dédale d'immeubles. De temps à autres, se mettant à l'abri, elle sifflotait l'air de dire qu'Emile trainait un peu trop derrière. Elle ne courait pas, elle se déplaçait en petits bonds telle une puce. Par moment, elle poussait la chansonnette afin de motiver les troupes. Dans n'importe lequel de ces gestes, elle respirait la joie de vivre. Pourtant la vie n'avait pas été des plus sympathiques avec elle. Des vêtements usés jusqu'à la corne, des sabots inconfortables en guise de chaussures, une patronne qui devait sûrement l'exploiter pour une pitance de misère... avait-elle au moins ses parents pour veiller sur elle ? Soudain Emile se surpris à repenser à sa propre enfance, celle du gamin abandonné sur un trottoir avec juste une chemise de nuit beaucoup trop grande pour lui alors qu'il avait tout juste trois ans... Happé par ses souvenirs, il avait arrêté de suivre Camille. Il fut brutalement ramené à la réalité quand il sentit qu'on le tirait énergiquement par un pan de sa veste. « - Bah alors, monsieur ! On ne regarde plus où on va. C'est là qu'on descend ! » Une

porte défraîchie à la peinture écaillée dans une ruelle éclairée par la lueur des bougies traversant les lames des volets. La gamine poussait le battant qui s'ouvrit sur un trou béant en direction du néant. Pas la moindre éclat de lumière dans cet abîme obscur.

« - Les premiers jours c'est toujours un peu difficile, mais on s'y fait. Allez venez, vous n'allez pas dormir dehors quand même.

« - Heu, oui j'arrive. Mais je dois t'avouer un petit secret, Camille... J'ai un peu peur du noir depuis que je suis tout petit.

« - Vous monsieur, s'exclama-t-elle, vous vous moquez de moi. Ce n'est pas grave, monsieur Emile. Elle savait que cela l'énervait. Donnez-moi votre main, je vais vous aider. »

Il tendit une main guère rassurée que la petite s'empressa de prendre et l'attira à l'intérieur. A peine rentrés, que la porte se referma les privant des miettes de lumières de la rue. Les enfers, étaient-ils aussi sombre, empestant l'humidité et les ordures ? Si cela était le cas, il avait maintenant une idée des lieux et pourquoi il faisait aussi peur. Suivez-moi, on va monter doucement, d'une voix rassurante comme une mère l'aurait avec son enfant. Attention, nous allons prendre les escaliers, avec votre main vous allez pouvoir attraper la rampe. A tâtons, Emile cherchait l'appui qui saurait le rassurer quelques peu. Il trainait les pieds par terre afin de trouver la première marche. Son pied buta contre une planche, qui pourrait être du bois au son qu'il venait d'entendre. Lentement, il éleva son pied et l'avança d'une vingtaine de centimètres, puis amorça sa descente. Un craquement de bois se fit entendre. C'est bien, vous êtes sur la première marche. Ne craignez rien, il craque mais il est très solide. Alors n'oubliez pas, par escalier, il y a vingt-quatre marches et on tourne à gauche... Vous me rejoignez au quatrième étage, monsieur ?

Une marche puis une autre, Emile avait l'impression d'escalier les plus hauts sommets des Alpes... même si il n'y avait jamais mis les pieds. Sa main crispée sur la rambarde se détendait lorsqu'il commençait à apercevoir de faibles lueurs sous les pas-de-porte des appartements. Son unique point de repère visuel. Pas à pas, il gravissait son mont Galibier, son guide n'était guère loin de lui. Elle lui avait lâché la main, mais sa présence l'aidait tout autant. Un palier, puis un second pour enfin arriver au sommet. Les combles de l'immeuble. Sur le palier, il n'y avait qu'une seule porte, ou plutôt il n'eut pu en voir qu'une seule. La dernière marche franchit, le jeune homme sentit la chaleur d'une main sur la sienne. Venez, nous sommes arrivés... Elle clancha et la porte s'ouvrit dans un léger grincement. La chaleureuse lumière des bougies chassa les ténèbres de la cage d'escalier.

Ce n'était pas bien grand, mais il semblait y avoir tout le confort que l'on puisse demander. Deux lits séparés par un drap accroché au plafond. Un poêle faisant aussi office de table chauffante pour la cuisine, un broc et une cuvette en porcelaine pour la toilette, et un petit bahut pour ranger ce qui doit être à sa place ainsi qu'une table et quatre chaise. Une fenêtre donnant sur la rue et un pot de chambre sur le palier. Non, rien ne manquait.

« - Voilà, cela vous plaît Emile ?

« - Heu, oui... c'est parfait.

« - Donc, l'affaire est entendue, sur un ton sérieux de femme d'affaire émettant une interrogation qui aurait plus des allures d'affirmation. Elle devait déjà l'avoir vue faire des dizaines de fois dans la boutique de sa patronne, voire sa patronne elle-même conclure ainsi d'importants contrats.

« - Oui, mademoiselle Camille. L'affaire est entendue, se prenant dans le jeu de la petite.

« - Ma-de-moi-selle Camille, qu'est-ce que tu es encore en train de mijoter ! S'exclama sur le pas de la porte toujours ouverte. C'était une femme apparemment dans les âges d'Emile, la trentaine. Le visage empourpré à cause de la colère naissante à cause des bêtises à répétition de la petite effrontée. Les cheveux coiffés en chignon et la longue robe grise lui donnaient un air encore plus austère. Pourtant ces yeux criaient le contraire. Bref, une belle femme avec à bout de bras une bassine de zinc remplie d'eau.

« - Attendez madame, laissez-moi vous débarrasser de cela ; s'empressa Emile.

« - Vous, vous vous restez où vous êtes ! S'adressant au seul mâle de la pièce. J'attends une réponse Camille. Qu'est-ce que cet homme fait chez nous ? Et, elle est à qui cette casquette que tu as sur la tête ?

« - Maman... commençant à sangloter, le visage tourné vers ses pieds. Son numéro semblait bien rodée puisqu'elle avait fait le même à Emile quelques temps plus tôt dans le café.

« - Excusez-moi, si je puis me permettre, affirmant sa position de dominant dans l'échelle hiérarchique.

« - Vous, j'ai dit que je ne voulais pas vous entendre. Je parle à ma fille ! Se époumonant de plus belle. Ce qui eut pour conséquence immédiate, le recul d'un pas de ce mâle dominant d'opérette.

« - La casquette est à moi, je l'ai prêté à votre fille car il pleuvait. Il tentait d'adopter la technique de la petite. En ce qui concerne ma présence en ces lieux, je suis dans l'incompréhension. J'avais demandé à votre fille si elle connaissait un endroit où je puisse dormir pour la nuit. Je ne me doutais pas le moindre du monde que cela était à vous. Je m'en vais de ce pas.

« - Ce n'est pas à nous, pour commencer. Et, il fait un froid de canard dehors. Je ne vais vous renvoyer, je m'en voudrais s'il vous arriviez quelque chose.

« - Alors, si vous décidez de me garder chez vous, il est de mon devoir de vous donner un coup de main. Laissez-moi prendre cette fichue bassine qui doit vous ruiner le dos. S'avançant d'un pas décidé, sachant qu'il avait gagné la première bataille.

« - Merci.

« - C'est un minimum, lorsque l'on est invité chez des gens. La petite se jette dans les jupons de sa mère.

« - Ce n'est pas une raison de chercher à se faire pardonner mademoiselle Camille, d'un air faussement autoritaire. Pour commencer, on retire sa casquette lorsque l'on est dans une maison. Et, te connaissant, tu as dû laisser trainer tes mains à peu près partout là où tu es allée. Alors, tu vas me laver tes mains et sur-le-champ. Et, il n'y a pas de mais qui tienne. D'une main, elle se décolla de sa fille doucement mais fermement pendant que l'autre lui ôtait son couvre-chef. Allez, allez !

Camille s'exécuta. Emile posa la bassine sur la table. Il s'empara du broc dans la porcelaine qu'il remplit d'eau.

« - Par ici, mademoiselle. Le lavage des mains c'est par là que cela se passe.

« - Nous n'avons pas grand-chose, mais votre assiette sera chaude et pleine. Monsieur...

« - Granget, Emile Granget. Mais vous pouvez m'appeler Emile.

« - Jeanne, Jeanne Vimbert... d'une voix douce. Ce soir, Emile, nous vous proposons dans notre modeste demeure, de la soupe de chou avec quelques pommes de terre.

« - A la bonne heure, un véritable repas de communion. J'en suis flatté.

« - Après Camille, tu aideras monsieur à mettre la table.

« - Chef, oui chef !

Au-dessus du réceptacle en porcelaine, la petite frictionnait ses mains pleines de savon de Marseille pendant que le jeune homme faisait couler l'eau en un fin filet uniforme. Derrière eux, s'affairait la mère dans sa cuisine à faire le dîner. Sans un mot, chacun remplissait ses obligations.

Camille et Emile installés autour de la table, ils attendaient patiemment l'arrivée de la marmite de soupe. Lorsque Jeanne posa le plat sur la table, se fut une explosion de joie de l'assemblée. En chef de table, l'aîné prend l'assiette de la cadette afin qu'elle puisse être remplie. Puis vint le tour de l'assiette de Jeanne, et pour finir son assiette. Une bonne louchée de soupe bien chaude, cela ravive n'importe quel homme... ou femme. La maitresse de maison prend sa place après avoir remis au chaud la marmite sur le poêle. Emile se sert un verre d'eau et en propose ensuite au reste de la tablée. Pas un mot, seulement le son des cuillères raclant le fond des assiettes. Chacun se regarde en chien de faïence, attendant le premier qui ouvrirait la bouche le premier. C'est Jeanne qui rompt le silence la première.

« - Alors Emile, que faites-vous dans la vie ?

« - A dire vrai, pas grand-chose... Je sors de l'école de police et je cherche un commissariat qui serait susceptible de m'accueillir...

« - Mais je croyais que, dès que l'on sortait de ce genre d'institution on avait directement un emploi.

« - Dans la théorie, c'est exacte. Mais dans mon cas, c'est un peu différent. A l'école de police, j'étais un peu comme votre fille. Un vrai trublion ce qui m'a valu quelques surprise à la fin de mes études.

« - Tu vas Camille, si tu continues à faire des bêtises... un jour, on finit par le payer. Et qu'est-ce qui vous est arrivé ?

« - Oh rien de dramatique en soi, j'avais obtenu de très bonnes notes au examen mais je fus ensuite remercié, invité à emballer mes petites affaires et quitté les lieux sur simple décision du conseil de discipline. Ce qui a eu pour conséquence de m'obliger à me trouver moi-même une affectation. Chose qui pourrait aisée si l'on a une lettre de recommandation de l'école où l'on a fait ses études... je ne vous cache que dans le cas contraire, la situation est beaucoup plus compliquée.

« - Alors, vous sillonnez toutes les routes de France et de Navarre afin de trouver une place vacante, en quelques sortes. Mais alors, vous veniez d'où avant de prendre votre baluchon ?

« - Je pense que je suis né dans les hauteurs de Rouen, mais je n'en suis pas assuré.

« - Oh comme le monde est petit. Ma famille provient de Rouen aussi ! Votre famille connaît peut-être la vôtre.

« - Je ne pense pas, j'ai été abandonné très jeune et la famille dans laquelle j'ai été élevé se situait dans la rue des cordeliers...

« - ... Dans la rue du bordel. Oui, je connais un peu cette rue. A quel numéro ?

« - Je ne me souviens pas, Yvette et Homère Maquerelle qui m'ont éduqué. Une tentative un peu désespérée pour ne pas choquer les oreilles encore chaste de la petite Camille.

« - Non, je ne pense pas connaître cette famille... cherchant dans ses souvenirs d'enfance.

« - C'est drôle maman. J'entends souvent le nom de cette dame dans les rues lorsque je traverse la ville avec les commandes de madame Tassel...

« - Ah bon ?

« - Oui, je t'assure. Et même qu'elle est souvent demandé... par des messieurs. La mère maquerelle par ci, la mère maquerelle par là. L'innocence de l'enfant était tout à fait pardonnable. Elle répétait ce qu'elle entendait dans la rue. C'est à ce moment que Jeanne comprit l'idée que son convive désirait faire passer, malheureusement elle n'a pas été la plus vive d'esprit.

« - Oui maintenant que tu me le dis Camille, je vois de qui on parle.

« - Ha, alors c'est qui cette dame, maman ?

« - C'est une maitresse de maison très connue, qui organise souvent des fêtes pour les messieurs. Mais, tu n'es pas encore assez grande pour que je te parle de ce genre de réception. D'ailleurs, il est l'heure d'aller au lit mademoiselle Vimbert. Tu dusses ton assiette et tu vas au lit.

« - D'accord maman. Mais il va dormir où Emile ? Si je lui prête mon lit, est-ce que je peux dormir avec toi cette nuit.

« - Quelle idée... mais bien sûr. Allez, file dans les couvertures. Demain, madame Tassel va très certainement te faire courir partout dans le quartier et ses alentours. Un baiser, et je ne veux plus te voir.

« - Est-ce que je peux faire aussi un baiser à monsieur Emile.

« - Oui, évidemment quelle question ! On souhaite la bonne nuit à tout le monde.

« - Qu'est-ce que je t'ai déjà dit petite friponne ?

« - ... Oui, bonne nuit... Emile.

« - Oust et à demain. Dors bien Camille.

La gamine se dirigea vers le fond de la pièce qui fait office de chambre à coucher. Tira sur le rideau de la fenêtre, puis celui qui servait de cloison avec le reste de l'appartement. On entendait le glissement des vêtements puis un autre suivi de gigotements.

« - Tu veux que je t'aide ma chérie ?

« - Non merci, maman. Je suis une grande fille maintenant. Je sais m'habiller toute seule. Tentant de se dépêtrer de sa chemise de nuit.

Au bout de quelques secondes, plus un bruit puis Camille surgit de la chambre pour se jeter dans les bras de sa mère pour y faire un câlin. Une claque sur les fesses et la fillette retourna dans ses appartements s'y coucher.

« - Désirez-vous un café ? Enfin plutôt une chicorée, nous n'avons pas les moyens d'acheter plus.

« - Oui, avec grand plaisir. Et puis le café m'empêche de dormir la nuit, ce n'est pas plus mal. Il trouvait une parade à chaque constatation des modestes revenus du foyer. Jeanne trouvait cela touchant, de ne pas les dénigrer, surtout devant sa fille.

Une casserole d'eau fumante se trouvait sur le poêle, sûrement depuis le moment où ils se sont mis à table. Elle sortit deux verres du bahut et une boîte cylindrique en métal.

« - Allez-y, servez-vous. Je ne vais pas tout vous faire, je vais chercher l'eau. Emile savait maintenant d'où provenait l'espièglerie de Camille, de sa mère.

« - Nous avons parlé de moi, mais on n'a pas encore parlé de vous. Vous travaillez aussi pour madame Tassel ?

« - Heu, oui. Je travaille aussi dans les ateliers. Je suis couturière. Tout en versant l'eau bouillante dans les verres. Et c'est un peu grâce à elle que nous sommes ici. Cette maison lui appartient... J'espère au plus profond de moi, que cela n'est que passager. Je voudrais ouvrir ma propre boutique. Mais il faut se faire une raison, ceci ne restera qu'un rêve absurde.

« - Il ne faut pas dire cela. Il faut croire en ses rêves. Je suis sûr qu'un jour vous ouvrirez votre établissement et le tout Paris se pressera devant vos portes.

« - Merci, c'est gentil. Sauf, si je tombe dans les griffes de l'homme aux poupées de cire... l'air inquiète, serrant son verre contre elle.

« - C'est quoi cette histoire d'homme aux poupées de cire ?

« - C'est un tueur qui sévit dans nos rues depuis plusieurs mois déjà. On raconte qu'il enlève des femmes pour les transformer en statue de cire. Je n'ose imaginer comment il est possible de faire une telle chose. J'y pense chaque jour, à n'importe quel moment de la journée lorsque je sais que Camille cavale dans les rues. Je ne sais pas si je pourrais continuer à vivre si...

« - Mais que dit ou fait le père de cette situation qui vous inquiète tant ?

« - Il n'en parle jamais, puisqu'il n'est pas là... En fait, il n'a jamais été là. Je l'ai rencontré alors que je vivais encore chez mes parents à Rouen. Nous nous sommes à peine connu. C'était un joueur d'argent maladif. Le jour où je devais lui annoncer l'arrivée du bébé, on le retrouvait noyé sur les berges de la Seine. Mes parents n'ont jamais su que je voyais un homme. Alors, leur annoncer qu'il était mort et que je portais son enfant. Cela m'était impossible. J'ai pris la décision de quitter mes parents, mon frère et mes deux sœurs. J'ai marché vers la capitale espérant que quelqu'un pourrait me donner du travail. C'est ainsi que j'ai poussé la porte de madame Tassel. Elle m'avait pris sous sa coupe, me loua cette chambre. Mais je sais que ce n'est pas par charité qu'elle a agi de la sorte. Avec un enfant, j'aurais été prête à tout accepter. Ma paie était, et l'est toujours, bien inférieure à celle des autres couturières de l'atelier. Elle me disait qu'il ne fallait pas que je fasse la fine bouche du fait qu'elle m'offrait un toit. Faisant toujours plus d'heures que les autres, elle m'usa chaque jour un peu plus. Et puis le jour est venu, lorsqu'elle m'a proposé de donner un travail à Camille. Au début, j'avais refusé mais devant la menace d'une baisse de ma paie en raison de la chute des commandes... Ce qui était totalement faux, je voyais bien que les affaires tournaient au mieux.

« - Oui, je vois... et je vous comprends, glissant délicatement ses mains sur celle de Jeanne. Elle eut une seconde de réticence puis accepta ce réconfort qui lui réchauffait le cœur.

Ecoutez, demain je vous propose d'aller faire un tour au commissariat afin d'en apprendre un peu plus sur cette histoire d'homme aux poupées de cire. Je ne veux rien vous promettre pour ne pas avoir à vous décevoir, mais je ferais tout mon possible pour mettre la main sur cet homme... pour que Jeanne puisse continuer à courir dans les rues sans que vous soyez inquiétée.

« - Merci à vous. Ses mains toujours en contact avec celles d'Emile, ils ne peuvent quitter le regard de l'autre... Je crois qu'il est temps de rejoindre votre couche...

« - Non, c'est à moi de vous remercier de m'accueillir sous votre toit.

D'un trait, il finit son verre qu'il déposa ensuite à côté du reste de la vaisselle sale. Jeanne le regardait rejoindre sa chambre. Il tira à son tour sur le rideau pour son intimité. Elle resta à sa place sans un bruit.

Assis sur le bord de la couche, il délaça ses souliers cirés puis les ôta. Son veston qu'il est en train de replier lorsqu'il entendit de l'autre côté du voile du bruit. Jeanne lui apporta une chaise qu'elle déposa contre le mur au pied du lit. Il la remercie d'un murmure. Il dépose son veston sur le dossier de la chaise. Indépendamment de sa volonté, il fit claquer ses bretelles, et fit glisser son pantalon qui rejoint à son tour la chaise mise à disposition. Les chaussettes dans les chaussures. Son baluchon ne lui avait pas permis d'emporter un pyjama. Il glissa ainsi en sous-vêtements entre les couvertures. Les yeux tournés vers le mur pour que son hôte puisse elle aussi garder son intimité.

De longues secondes passèrent avant qu'elle décide de rejoindre sa fille. Elle emporte avec elle le chandelier, unique source de lumière de la maison. Elle le posa à sa place sur la table de nuit au pied de sa tête de lit. Sur le mur, en ombre chinoise, Emile pouvait voir la silhouette de la mère de famille. Il ne put s'empêcher de détourner le regard. Elle commença par enlever les épingles de son chignon. Une masse de cheveux se déroula jusqu'à sa poitrine, qu'elle ramena dans son dos. En quelques gestes élégants, elle délaissa sa robe qu'elle dépose au pied du lit. Dans son coin, le voyeur malgré lui ne put qu'être subjugué devant la beauté de cette femme. Les courbes de son corps étaient si douces, en complète harmonie entre elle. De son dos jusqu'au mont de Vénus, du galbe de ses cuisses à la rondeur de ses seins. Par moment, tels des instants volés, l'entrevue d'une toison fournie. Toujours avec une innocente sensualité, pendant qu'elle déplace la petite Camille dans le lit, la vue d'une magnifique croupe lui est offerte. Elle finit par se glisser à son tour entre les couvertures. Dans un léger murmure, elle lui souhaite une bonne nuit. Il prit sur lui pour ne pas lui répondre. Sa réponse aurait trahie son indécent comportement face au spectacle qui lui avait été offert. Décidément, tout lui plaisait en cette femme.